

Charlotte Laurier

Sérieuse et flyée

par Diane Poitras

Depuis qu'elle a ébloui le public avec son interprétation de Manon dans *Les bons débarras* de Francis Mankiewicz, Charlotte Laurier a poursuivi sa carrière de comédienne avec *Piwi*, *Écaille*, *Bonheur d'occasion*, *L'ordinateur en tête* et récemment *La dame en couleurs* de Claude Jutra. Elle a maintenant 18 ans et étudie au cégep en histoire de l'art et en cinéma. Son rêve et son projet le plus immédiat: voyager, voyager, voyager! Cet été: l'Europe, «... à la recherche de l'aventure».

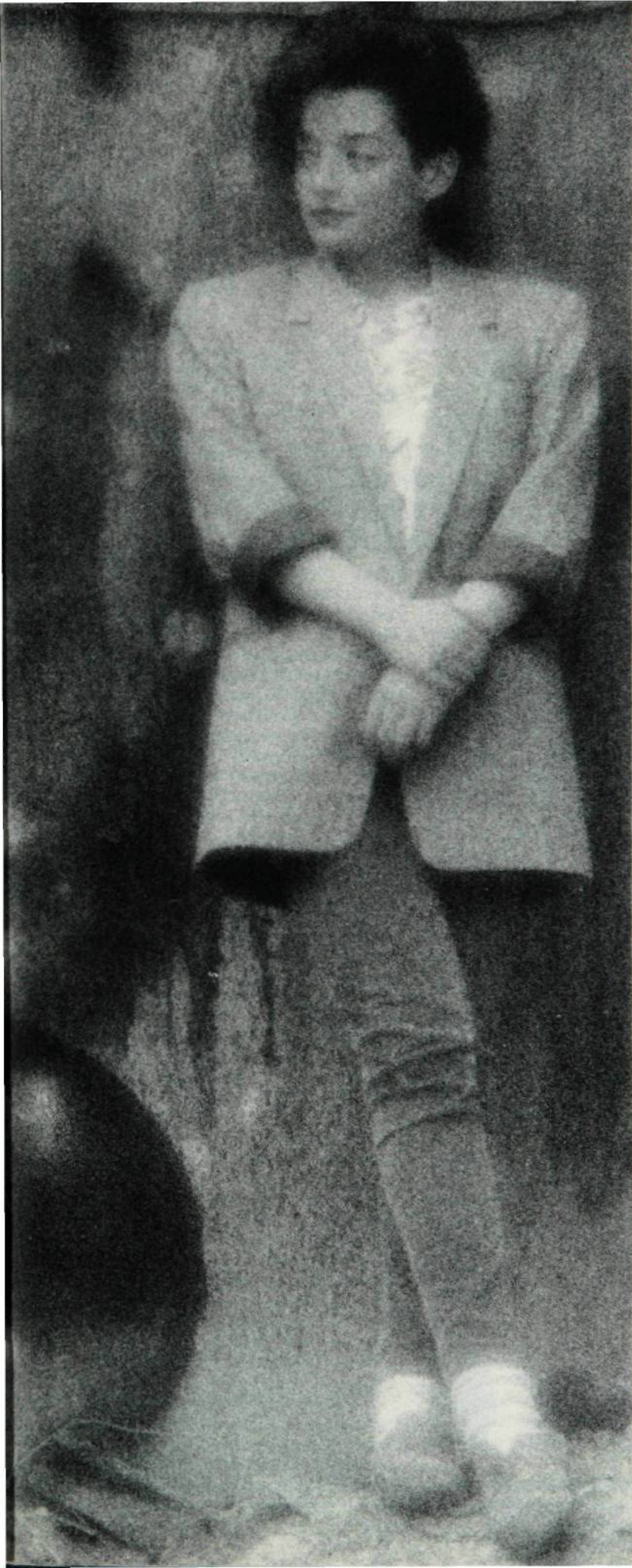
Qui est Charlotte Laurier ? Je ne me risquerais pas à répondre. Elle-même avoue simplement : «Je ne sais pas au juste qui je suis.» Elle se cherche et ne livre que très peu d'affirmations. Le plus souvent ses réponses sont évasives, suivies de longs silences que je ne veux pas briser. Il lui arrive de répéter ma question et de se demander tout haut : «Qu'est-ce que je pourrais bien te répondre ?» Cette simplicité me la rend attachante.

J'ai envie de savoir ce qu'elle pense des femmes de mon âge qui ont voulu bousculer les stéréotypes et prendre leur place dans ce métier. «Pour ma génération, dit-elle, il n'est plus question de militer. Alors, parler du féminisme, c'est tout à fait d'une autre façon. C'est plus intérieur, plus individuel... Mais je sais que j'aurai à me battre, ça c'est clair. Un jour, j'ai quitté le plateau en plein milieu d'une audition. J'avais senti que tout ce qu'on cherchait, c'était une fille fine et *cute*. Moi, j'aimerais qu'on me choisisse parce qu'on sait ce que je suis capable de faire.»

Être prise au sérieux, pour Charlotte Laurier, ça veut dire aussi faire disparaître cette image de petite fille qui lui reste accolée... surtout par les femmes. Car si elles ne la prennent pas pour un objet sexuel, les réalisatrices ont du mal, semble-t-il, à la traiter d'égale à égale «Je

n'aime pas dire ça, mais les femmes, pour des raisons que je comprends, sont souvent insécures dans leur travail. Et elles projettent leur insécurité sur moi : elles me demandent si j'ai bien appris mon texte, si je suis sûre de pouvoir faire le rôle. Souvent, elles ne me laissent pas facilement essayer autre chose que ce qu'elles demandent. Par contre, les hommes, eux, ont souvent trop d'assurance ! (rires). Mais ils ont quand même une attitude qui fait que je ne me sens pas traitée en bébé. Avec Jutra, par exemple, il y avait cette relation de confiance. Il me disait ce qu'il voulait et ensuite, il me laissait essayer beaucoup de choses. Je refaisais la scène de plusieurs façons différentes. C'était beaucoup de travail mais stimulant.»

Au téléphone, je lui avais dit : «Pense à ce dont tu voudrais parler dans cette entrevue». Lors de la rencontre, elle me répond en riant : «Oh ! mais c'est tellement fou que je n'ose pas !» J'insiste. Elle recule. J'abandonne. Elle me confie qu'elle aimerait des rôles *flyés*. «Qu'est-ce que ce serait, un rôle *flyé* ?» Elle rit, tourne autour de sa gêne, puis risque : «... la chanson peut-être... du théâtre expérimental. Des choses jeunes, modernes. De la vidéo, n'importe quoi ! (son débit s'accélère). Des rôles qui vieillissent avec moi. Des rôles épanouis qui ont du fun et qui ont le goût de vivre ! Et il n'y a pas que le cinéma. Je ferais bien autre chose»



Cette insistance à parler du plaisir me surprend chez elle. Elle a horreur des gens qui ne pensent qu'au travail, qu'au prochain contrat. Je la trouve pourtant bien sérieuse, et le lui dis. «Mais oui, je le sais ! (un court moment, elle a l'air désespéré). Des fois, je me dis : Écoute là, arrête de prendre la vie au sérieux ! Je ne sais pas ce qui nous rend sérieux. La désillusion, peut-être ?» – «Et à part le cinéma, qu'est-ce que tu aurais envie de faire ?» – «À part le cinéma ? Réaliser des films !»

Et elle enchaîne sur un projet de scénario qu'elle veut tourner au cégep. Son personnage principal est une petite fille, «très lucide», qui a la tête pleine d'idées... mais les enfants ont si peu de place dans cette société. «Je me souviens que j'étais malheureuse quand j'étais petite. Je me sentais assez petite ! On peut pas sortir, on peut jamais rien faire !» (rires).

Sans que j'aie abordé le sujet, elle me dit sa vulnérabilité à la critique. «Je trouve ça dur parce que je ne suis pas trop sûre de moi. Je ne suis pas le genre à toujours me trouver bonne. Et il y a toujours des gens qui veulent te démolir.» – «Qu'est-ce qui te fait le plus peur dans ce métier ?» – «Peut-être de rater mon coup complètement. Là, je ne sais pas ce que je ferais, mais aïe, aïe, aïe...» Elle sourit et il me semble sentir une douleur.

On a dit souvent (elle la première) que Charlotte Laurier est venue au cinéma par hasard : elle s'est embarquée dans le tournage des *Bons débarras* sans réaliser ce qui se passait, et elle fut la plus surprise lorsqu'elle s'est vue à l'écran. Malgré ses questionnements, la jeune comédienne que j'ai rencontrée voit de plus en plus clairement ce qu'elle attend du cinéma : des rôles costauds à se mettre sous la dent et des défis. Mais elle connaît les difficultés et lutte contre les angoisses du métier. «Bien sûr, je veux réussir. Mais je ne veux pas faire une dépression si ça ne marche pas. Il y a toujours autre chose.»

«Qu'est-ce que c'est, cet «autre chose» ?» – «... le goût de vivre !» ✕

Photo : Maurice Gagnon